

Arnold Schönberg (1874 - 1951)

Vier Lieder, opus 2 (1899-1900)

Erwartung

Richard Dehmel (1863-1920)

Aus dem meergrünen Teiche
Neben der roten Villa
Unter der toten Eiche
Scheint der Mond.

Wo ihr dunkles Abbild
Durch das Wasser greift,
Steht ein Mann und streift
Einen Ring von seiner Hand.

Drei Opale blinken ;
Durch die bleichen Steine
Schwimmen rot und grüne
Funken und versinken.

Und er küßt sie, und
Seine Augen leuchten
Wie der meergrüne Grund :
Ein Fenster tut sich auf.

Aus der roten Villa
Neben der toten Eiche
Winkt ihm eine bleiche
Frauenhand.

Jesus bettelt

Richard Dehmel

Schenk mir deinen goldenen Kamm ;
Jeder Morgen soll dich mahnen,
Daß du mir die Haare küßt.
Schenk mir deinen seidenen Schwamm ;
Jeden Abend will ich ahnen,
Wem du dich im Bade rüstest,
O Maria !

Schenk mir Alles, was du hast ;
Meine Seele ist nicht eitel,
Stolz empfang ich deinen Segen.
Schenk mir deine schwerste Last :
Willst du nicht auf meinen Scheitel
Auch dein Herz, dein Herz noch legen,
Magdalena ?

Attente

De l'étang glauque comme la mer
A côté de la villa rouge
Sous le chêne mort
Brille la lune.

Là où son reflet sombre
Transparaît sur l'eau
Se dresse un homme qui ôte
Un anneau de sa main.

Trois opales y scintillent ;
A travers les pierres pâles,
De rouges et vertes étincelles
Flottent, puis s'obscurcit.

Et il les embrasse, et
Ses yeux brillent
Comme les fonds glauques :
Une fenêtre s'ouvre.

De la villa rouge,
À côté du chêne mort
Une pâle main de femme
Lui fait signe.

Jésus mendie

Offre-moi ton peigne d'or ;
Chaque matin te rappellera
Que tu m'embrassais les cheveux.
Offre-moi ton éponge soyeuse ;
Chaque soir je veux me souvenir
Pour qui au bain tu te préparais,
Ô Marie !

Offre-moi tout ce que tu as ;
Mon âme est sans vanité,
Je reçois avec fierté ta bénédiction.
Offre-moi ton fardeau le plus lourd :
Ne veux-tu point sur ma tête
Poser aussi ton coeur, ton coeur,
Madeleine ?

Erhebung

Richard Dehmel

Gib mir deine Hand,
Nur den Finger, dann
Seh ich diesen ganzen Erdkreis
Als mein Eigen an !

O, wie blüht mein Land !
Sieh dir's doch nur an.
Daß es mit uns über die Wolken
In die Sonne kann !

Waldsonne

Johannes Schlaf (1862-1941)

In die braunen, rauschenden Nächte
Flittert ein Licht herein,
Grüngolden ein Schein.

Blumen blinken auf und Gräser
Und die singenden, springenden Waldwässerlein,
Und Erinnerungen.

Die längst verklungenen :
Golden erwachen sie wieder,
All deine fröhlichen Lieder.

Und ich sehe deine goldenen Haare glänzen,
Und ich sehe deine goldenen Augen glänzen
Aus den grünen, raunenden Nächten.

Und mir ist, ich läge neben dir auf dem Rasen
Und hörte dich wieder auf der glitzblanken Syrinx
In die blauen Himmelslüfte blasen.

In die braunen, wühlenden Nächte
Flittert ein Licht,
Ein goldener Schein.

Elévation

Donne-moi ta main,
Juste le doigt, et
Je considérerai le monde entier
Comme mon bien !

Ô, comme ma terre fleurit !
Regarde-la donc !
Puisse-t-elle par-dessus les nuages
Nous mener au soleil !

Soleil de forêt

Dans les nuits brunes et bruissantes,
Une lumière scintille,
Un reflet vert doré.

Les fleurs et les herbes brillent,
Et les petits ruisseaux qui chantent et jaillissent,
Ainsi que les souvenirs.

Ceux qui s'étaient tus depuis longtemps,
Tous tes chants joyeux,
Se réveillent lumineux à nouveau.

Et je vois ta chevelure dorée briller,
Et je vois tes yeux dorés briller,
Dans la nuit verte qui murmure.

J'ai l'impression d'être allongé à ton côté sur l'herbe,
Et de t'entendre à nouveau jouer de la syrinx étincillante
Dans l'air bleu du ciel.

Dans la nuit brune et évocatrice,
Une lumière scintille,
Un reflet doré.

Alban Berg (1885-1935)

Sieben frühe Lieder (1905-1907)

Nacht

Carl Hauptmann (1858-1921)

Dämmern Wolken über Nacht und Thal,
Nebel schweben. Wasser rauschen sacht.
Nun entschleiert sich's mit einem Mal :
O gieb acht ! Gieb acht !

Weites Wunderland ist aufgethan,
Silbern ragen Berge traumhaft gross,
Stille Pfade silberlicht thalan
Aus verborg'nem Schoss.

Und die hehre Welt so traumhaft rein.
Stummer Buchenbaum am Wege steht
Schattenschwarz ein Hauch vom fernen Hain
Einsam leise weht.

Und aus tiefen Grundes Dusterheit
Blinken Lichter auf in stummer Nacht.
Trinke Seele ! trinke Einsamkeit !
O gieb acht ! Gieb acht !

Schilflied

Nikolaus Lenau (1802-1850)

Auf geheimem Waldespfade
Schleich' ich gern im Abendschein
An das öde Schilfgestade,
Mädchen, und gedenke dein !

Wenn sich dann der Busch verdüstert,
Rauscht das Rohr geheimnisvoll,
Und es klaget und es flüstert,
Daß ich weinen, weinen soll.

Und ich mein', ich höre wehen
Leise deiner Stimme Klang,
Und im Weiher untergehen
Deinen lieblichen Gesang.

Nuit

Les nuages assombrissent la nuit et la vallée,
La brume monte. Les eaux murmurent délicatement.
Maintenant le voile se lève d'un seul coup :
Oh, prends garde ! Prends garde !

Une vaste terre de merveilles s'est ouverte,
Des montagnes argentées s'élèvent, merveilleusement grandes,
Des sentiers étincellants conduisent à la vallée
Depuis les secrètes entrailles de la terre.

Et le monde sublime est si merveilleusement pur.
Un hêtre muet se tient près du chemin,
Du bosquet lointain plein d'ombres noires,
Solitaire, une brise souffle doucement.

Et du fond des ténèbres
Des lumières scintillent dans la nuit muette.
Bois, mon âme ! Bois cette solitude !
Oh, prends garde ! Prends garde !

Chant du roseau

Le long du sentier secret de la forêt,
J'aime à me faufiler dans la lumière du soir
Vers la rive déserte de la roselière,
Ma belle, et je pense à toi !

Quand les buissons deviennent noirs,
Le jonc murmure mystérieusement,
Tout gémit et chuchotte,
Et je ne peux m'empêcher de pleurer.

Et il me semble que j'entends passer
Tout bas le son de ta voix,
Et mourir dans l'étang
Ton adorable chant.

Die Nachtigall

Theodor Storm (1817-1888)

Das macht, es hat die Nachtigall
Die ganze Nacht gesungen ;
Da sind von ihrem süßsen Schall,
Da sind in Hall und Widerhall
Die Rosen aufgesprungen.

Sie war doch sonst ein wildes Kind,
Nun geht sie tief in Sinnen,
Trägt in der Hand den Sommerhut
Und duldet still der Sonne Glut
Und weiß nicht, was beginnen.

Das macht, es hat die Nachtigall
Die ganze Nacht gesungen ;
Da sind von ihrem süßsen Schall,
Da sind in Hall und Widerhall
Die Rosen aufgesprungen.

Traumgekrönt

Rainer Maria Rilke (1875-1926)

Das war der Tag der weißen Chrysanthemen,
Mir bangte fast vor seiner Pracht...
Und dann, dann kamst du mir die Seele nehmen
Tief in der Nacht.
Mir war so bang, und du kamst lieb und leise,
Ich hatte grad im Traum an dich gedacht.
Du kamst, und leis' wie eine Märchenweise
Erklang die Nacht.

Im Zimmer

Johannes Schlaf (1862-1941)

Herbstsonnenschein.
Der liebe Abend blickt so still herein.
Ein Feuerlein rot
Knistert im Ofenloch und loht.
So, mein Kopf auf deinen Knie'n,
So ist mir gut.
Wenn mein Auge so in deinem ruht,
Wie leise die Minuten zieh'n.

Le rossignol

Celui qui a fait ça, c'est le rossignol,
Qui a chanté toute la nuit ;
Son doux chant,
Sa résonnance et son écho
Ont fait éclore les roses.

Elle était jusque-là une enfant sauvage,
Et marche maintenant plongée dans ses pensées,
Elle porte son chapeau de soleil à la main
Endurant tranquillement l'ardeur du soleil,
Et se sent toute désœuvrée.

Celui qui a fait ça, c'est le rossignol,
Qui a chanté toute la nuit ;
Son doux chant,
Sa résonnance et son écho,
Ont fait éclore les roses.

Couronné de rêve

C'était le jour des chrysanthèmes blancs,
Je craignais presque sa splendeur...
Et puis, et puis tu vins prendre mon âme
Dans la nuit profonde.
J'avais si peur, et tu vins adorable et pudique,
Je venais de penser à toi en rêve.
Tu vins, et tout bas comme une mélodie enchantée,
La nuit a résonné.

Dans la chambre

Éclat du soleil d'automne.
L'adorable soir regarde si calmement à l'intérieur.
Un petit feu rougeoyant
Crépète dans le fourneau et flamboie.
Ainsi, ma tête sur tes genoux,
Je me sens bien.
Quand mes yeux reposent ainsi dans les tiens,
Comme les minutes passent avec douceur !

Erich Wolfgang Korngold (1897-1957)

Drei Lieder, opus 22 (1928-30)

Liebesode

Otto Erich Hartleben (1864-1905)

Im Arm der Liebe schliefen wir selig ein,
Am offenen Fenster lauschte der Sommerwind,
Und unsrer Atemzüge Frieden
Trug er hinaus in die helle Mondnacht. –
Und aus dem Garten tastete zagend sich
Ein Rosenduft an unserer Liebe Bett
Und gab uns wundervolle Träume,
Träume des Rausches – so reich an Sehnsucht !

Sommertage

Paul Hohenberg (1885-1956)

Nun ziehen Tage über die Welt,
Gesandt aus blauer Ewigkeit,
Im Sommerwind verweht die Zeit.
Nun windet nächtens der Herr
Sternenkränze mit seliger Hand
Über Wander- und Wunderland.
O Herz, was kann in diesen Tagen
Dein hellstes Wanderlied denn sagen
Von deiner tiefen, tiefen Lust :
Im Wiesensang verstummt die Brust,
Nun schweigt das Wort, wo Bild um Bild
Zu dir zieht und dich ganz erfüllt.

Ode amoureuse

Dans les bras de l'amour nous nous endormions bienheureux,
À la fenêtre ouverte le vent d'été écoutait,
Et il emportait la paix de nos respirations
Au loin, dans le clair de lune rayonnant.
Et dehors dans le jardin, hésitant,
Un parfum de roses tatonnait jusqu'à notre lit d'amour
Et nous donnait des rêves merveilleux,
Des rêves frémissants – si riches de nostalgie !

Jours d'été

A présent, des jours arrivent sur le monde
Envoyés depuis l'éternité bleue ;
Dans le vent d'été le temps se dissout.
A présent, le Seigneur tresse nuitamment
De sa main bénie des couronnes d'étoiles
Au-dessus d'une terre de voyages et de merveilles.
Ô mon coeur, en ces jours-ci, que peut dire
Ta mélodie de voyage la plus éclatante
De ton profond, profond plaisir ?
Le chant des prés rend la poitrine silencieuse,
A présent, tout mot se tait, car une foule d'images
Vient à toi et te comble totalement.

Was du mir bist

Eleonore van der Straten (1873-1960)

Was Du mir bist ?
Der Ausblick in ein schönes Land,
Wo fruchtbelad'ne Bäume ragen,
Blumen blüh'n am Quellenrand.

Was Du mir bist ?
Der Sterne Funkeln, das Gewölk durchbricht,
Der ferne Lichtstrahl, der im Dunkeln spricht :
O Wanderer, verzage nicht !

Und war mein Leben auch Entsagen,
Glänzte mir kein froh' Geschick –
Was Du mir bist ? Kannst Du noch fragen ?
Mein Glaube an das Glück.

Mit dir zu schweigen

Karl Kobald (1876-1957)

Mit dir zu schweigen still im Dunkel
Die Seele an der Träumeschoss gelehnt
Ist Lauschen ew'gen Melodeien
Ist Liebe ohne End.

Mit dir zu schweigen in der Dämmerzeit
Ist Schweben nach der Welten grosse Fülle
Ist Wachsen weit in die Unendlichkeit
Entrückt in ew'ge Stille.

Welt ist stille eingeschlafen

Karl Kobald

Welt ist stille eingeschlafen, ruht in Mondenschein
Öffnen sich im Himmelshafen Augen golden rein

Gottesgeige singt jetzt leis', Liebste denk an dich
Wie im Traumboot geht die Reise, such in Sternen dich

Strahlen sel'ger Lieb' erhellen meines Herzensraum
Zwiesprach halten unsere Seelen, küssen sich im Traum.

Ce que tu es pour moi

Ce que tu es pour moi ?
La vue sur une belle terre,
Où des arbres chargés de fruits s'élèvent,
Où des fleurs éclosent au bord des sources.

Ce que tu es pour moi ?
Le scintillement des étoiles, qui traverse les nuages,
Le lointain rayon de lumière qui dit dans l'obscurité :
« Ô voyageur, ne renonce pas ! »

Et même si ma vie fut un renoncement,
Qu'aucun destin joyeux ne m'illumina –
Ce que tu es pour moi ? Peux-tu encore le demander ?
Ma foi dans le bonheur.

Être avec toi en silence

Être avec toi en silence, muets dans l'obscurité
L'âme étendue en rêve sur ton sein
C'est tendre l'oreille à des mélodies éternelles
C'est l'amour sans fin.

Être avec toi en silence à l'heure brune
C'est l'envol vers la grande plénitude des mondes
C'est le vaste essor vers l'infini
Extasiés dans un calme éternel.

Le monde s'est endormi en silence

Le monde s'est endormi en silence et se repose dans le
clair de lune
Des yeux d'or pur s'ouvrent dans le port céleste

Un violon divin chante maintenant tout bas, je pense à toi
Le voyage a lieu comme dans un bateau rêvé,
je te cherche dans les étoiles

Othmar Schoeck (1886-1957)

Alle meine Wünsche schweigen

opus 6, n° 4 (1906)
Paul Schoeck (1882-1952)

Alle meine Wünsche schweigen,
Wandle ich an deiner Seite,
Sieh', es ruht in meinem Auge
Weich die klare Himmelsweite.

Sank die sanfte, blaue Tiefe
Leise in die Seele nieder,
Horch, durch mein Gemüte rauschen
Ahnungssüsse Himmelslieder.

In der Fremde, opus 15, n° 4 (1908)

Joseph von Eichendorff (1788-1857)

Da fahr' ich still im Wagen,
Du bist so weit von mir,
Wohin er mich mag tragen,
Ich bleibe doch bei dir.

Da fliegen Wälder,
Klüfte Und schöne Täler tief
Und Lerchen hoch in Lüften,
Als ob dein' Stimme rief.

Die Sonne lustig scheint
Weit über das Revier,
Ich bin so froh verweinet,
Und singe still in mir.

Vom Berge geht's hinunter,
Das Posthorn schallt im Grund,
Mein' Seel' wird mir so munter,
Grüß' dich aus Herzensgrund.

Tous mes désirs se taisent

Tous mes désirs se taisent,
Lorsque je marche à ton côté,
Vois dans mon œil s'étendre
Doucement la vaste clarté ciel.

La douce profondeur bleue
S'abîme en silence dans l'âme,
Ecoute en mon for intérieur
Profétiser de célestes mélodies.

Dans le lointain

Alors que je roule en silence dans la voiture,
Tu es si loin de moi ;
Où qu'elle m'emmenne,
Je reste pourtant près de toi.

Là défilent les forêts, les abîmes
Et de belles vallées profondes,
Et des alouettes volent haut dans le ciel,
Comme si ta voix les appelait.

Le soleil brille gaiement
Loin au-dessus du pays
Je suis en larmes de bonheur,
Et je chante intérieurement en silence.

On descend de la montagne,
En bas le cor du postillon retentit,
Mon âme devient si gaie,
Je te salue du fond du cœur.

Frühlingsblick, opus 5, n° 3 (1907)

Nikolaus Lenau (1802-1850)

Durch den Wald, den dunkeln, geht
Holde Frühlingsmorgenstunde,
Durch den Wald vom Himmel weht
Eine leise Liebeskunde.

Selig lauscht der grüne Baum,
Und er taucht mit allen Zweigen
In den schönen Frühlingstraum,
In den vollen Lebensreigen.

Blüht ein Blümlein irgendwo,
Wird's vom hellen Tau getränkt,
Das einsame zittert froh,
Daß der Himmel sein gedenket.

In geheimer Laubesnacht
Wird des Vogels Herz getroffen
Von der großen Liebesmacht,
Und er singt ein süßes Hoffen.

All' das frohe Lenzgeschick
Nicht ein Wort des Himmels kündigt,
Nur sein stummer, warmer Blick
Hat die Seligkeit entzündet ;

Also in den Winterharm,
Der die Seele hielt bezwungen,
Ist dein Blick mir, still und warm,
Frühlingsmächtig eingedrungen.

Die Einsame, opus 10, n° 2 (1907)

Joseph von Eichendorff

Wär's dunkel, ich läg' im Walde,
Im Walde rauscht's so sacht,
Mit ihrem Sternenmantel
Bedeckt mich da die Nacht,

Da kommen die Bächlein gegangen,
Ob ich schon schlafen tu' ?
Ich schlaf' nicht, ich hör' noch lange
Den Nachtigallen zu,

Wenn die Wipfel über mir schwanken,
Es klinget die ganze Nacht,
Das sind im Herzen die Gedanken,
Die singen, wenn Niemand wacht.

Regard du printemps

À travers la forêt obscure arrive
L'heure tendre d'un matin de printemps,
À travers la forêt soufflent du ciel
Une douce annonce d'amour.

Bienheureux, l'arbre verdoyant écoute
Et plonge de toutes ses branches
Dans le beau rêve printanier,
Dans la ronde pleine de vie.

Où qu'une petite fleur apparaisse,
Elle est abreuvée de claire rosée,
Et solitaire, tremble de joie à l'idée
Que le ciel ait pensé à elle.

Dans le secret feuillage nocturne,
Le cœur de l'oiseau est atteint
Par la grande puissance de l'amour,
Et il chante une douce espérance.

Toute l'habileté du joyeux printemps,
Pas une parole du ciel ne l'annonce ;
Seul son silencieux et chaud regard
A ravivé le bonheur ;

Ainsi, dans la tourmente hivernale
Qui maintenait mon âme captive,
Ton regard silencieux et chaud
M'a pénétré de puissance printanière.

La solitaire

S'il faisait sombre, je m'allongerais dans la forêt,
Dans la forêt qui frémit si doucement,
Où la nuit me couvre
De son manteau d'étoiles,

Où coulent les petits ruisseaux ;
Est-ce que je dors déjà ?
Je ne dors pas, j'écoute encore longtemps
Les rossignols.

Quand les cimes au-dessus de moi oscillent,
C'est toute la nuit qui résonne,
Ce sont au fond du cœur les pensées
Qui chantent, quand plus personne ne veille.

Sergueï Rachmaninov (1873-1943)

Six Poèmes pour voix et piano, opus 38 (1916)

Erinnerung, opus 17, n° 7 (1909)
Joseph von Eichendorff

Ich hör' die Bächlein rauschen
Im Walde her und hin,
Im Walde in dem Rauschen
Ich weiß nicht, wo ich bin.

Die Nachtigallen schlagen
Hier in der Einsamkeit,
Als wollten sie was sagen
Von alter, schöner Zeit.

Die Mondeschimmer fliegen,
Als seh' ich unter mir
Das Schloß im Thale liegen,
Und ist doch so weit von hier !

Als müßte in dem Garten
Voll Rosen weiß und rot,
Meine Liebste auf mich warten,
Und ist doch lange tot.

Nachruf, opus 20, n° 14 (1910)
Joseph von Eichendorff

Du liebe, treue Laute,
Wie manche Sommernacht,
Bis daß der Morgen graute,
Hab' ich mit dir durchwacht !

Die Täler, wieder nachten,
Kaum spielt noch Abendrot,
Doch die sonst mit uns wachten,
Die liegen lange tot.

Was wollen wir nun singen
Hier in der Einsamkeit,
Wenn alle von uns gingen,
Die unser Lied erfreut ?

Wir wollen dennoch singen !
So still ist's auf der Welt ;
Wer weiß, die Lieder dringen
Vielleicht zum Sternzelt.

Wer weiß, die da gestorben,
Sie hören droben mich
Und öffnen leis' die Pforten
Und nehmen uns zu sich.

Réminiscence

J'entends murmurer les ruisseaux
Dans la forêt, ça et là.
Dans la forêt, dans le bruissement,
Je ne sais où je suis.

Les rossignols chantent
Ici dans la solitude,
Comme s'ils voulaient parler
Du joli temps passé.

Les lueurs de la lune passent,
C'est comme si je voyais sous moi
Le château se dresser dans la vallée,
Lui qui est si loin d'ici !

Comme si dans le jardin
Plein de roses blanches et rouges,
Devaient m'attendre ma bien-aimée,
Alors qu'elle est morte depuis longtemps.

Epitaphe

Toi, cher et fidèle luth,
Combien de nuits d'été,
Jusqu'à ce que l'aube blanchisse,
Ai-je veillé avec toi !

Les vallées s'assombrissent à nouveau,
Déjà s'éteint le rougeoiement du soir,
Pourtant ceux qui jadis veillaient avec nous
Sont morts depuis longtemps.

Que voulons-nous encore chanter
Ici dans la solitude,
Quand sont partis tous ceux d'entre nous
Que nos chants réjouissaient ?

Cependant, nous voulons chanter !
Le monde est tellement silencieux ;
Qui sait, peut-être les chants
Atteignent-ils la voûte étoilée.

Qui sait, ceux qui sont morts
M'entendent peut-être de là-haut,
Et ouvrent doucement les portes
Pour nous accueillent parmi eux.

Ночью в саду у меня
Alexandre Blok (1880-1921)
d'après Avetik Isahakian

Ночью в саду у меня
Плачет плакучая ива,
И безутешна она Ивушка,
Грустная ива.

Раннее утро блеснет,
Нежная девушка Зорька
Ивушке, плачущей горько,
Слёзы кудрями сотрет.

К ней
Andreï Biély (1880-1934)

Травы одеты перлами.
Где-то приветы
Грустные слышу,
Приветы милые...
Милая, где ты,
Милая!

Вечера светят ясные,
Вечера светят красные
Руки воздеты :
Жду тебя,
Милая, где ты,
Милая ?

Руки воздеты :
Жду тебя,
В струях
Леты смывают
Бледными Леты
струями...
Милая, где ты,
Милая !

La nuit dans mon jardin

La nuit dans mon jardin
Pleure un saule pleureur,
Il est inconsolable, Ivouchka le petit saule¹,
Le triste saule pleureur.

Lorsque l'aube poindra,
De ses boucles la douce Aurore
Essuiera les larmes du saule
Qui pleure amèrement.

A elle

L'herbe est vêtue de perles.
Quelque part, au loin
J'entends de tristes,
De tendres saluts...
Bien-aimée, où es-tu ?
Ma bien-aimée !

Lumières claires du soir,
Lumières rouges du soir,
Les bras levés vers le ciel
Je t'attends,
Bien-aimée, où es-tu ?
Ma bien-aimée !

Les bras levés :
Je t'attends,
Dans les flots
Du Léthé emportée
Par les flots pâles
Du Léthé...
Bien-aimée, où es-tu ?
Ma bien-aimée !

¹ Le russe joue sur la personnification de l'arbre : « Ivouchka », littéralement « le petit saule », sonne en même temps comme un prénom féminin. C'est également une probable allusion à la maison de campagne tant aimée du compositeur, Ivanovka, dans laquelle il doit progressivement renoncer à se rendre à cause du contexte politique.

Маргаритки

Igor Severianine (1887-1941)

О, посмотри ! как много маргариток —
И там, и тут...
Они цветут ; их много; их избыток ;
Они цветут.

Их лепестки трёхгранные —
как крылья, Как белый шёлк...
В них лета мощ ! В них радость изобилья !
В них слетлый полк !

Готовь, земля, цветам из рос напиток,
Дай сок стеблю...
О, девушки ! о, звезды маргариток !
Я вас люблю...

Крысолов

Valeri Brioussov (1873-1924)

Я на дудочке играю,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
И на дудочке играю,
Чьи-то души веселя.

Я иду вдоль тихой речки,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Дремлют тихия овечки,
Кротко зыблются поля.

Спите, овцы и барашки,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
За лугами красной кашки
Стройно встали тополя.

Малый домик там таится,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Милой девушке приснится,
Что ей душу отдал я.

И на нежный зов свирели,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Выйдет словно к светлой цели,
через сад, через поля.

И в лесу под дубом тёмным,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Будет ждать в бреду истомном,
В час, когда уснёт земля.

Встречу гостью дорожую,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Вплоть до утра зацелую,
Сердце лаской утоля.

И, сменившись с ней колечком,
Тра-ля-ля-ля-ля-ля-ля,
Отпущу её к овечкам,
В сад, где стройны тополя.
Тра-ля-ля-ля-ля-ля !

Les marguerites

Ô, regarde ! Comme il y a beaucoup de marguerites –
Ici, et là encore...
Elles sont en fleurs ; il y en a tant ; une telle abondance ;
Elles sont en fleurs.

Leurs pétales sont à trois rainures – comme des ailes,
Comme de la soie blanche...
En vous la puissance de l'été ! En vous la joie et l'abondance !
En vous le régiment de clarté !

Prépare, ô terre, le breuvage de rosée pour les fleurs,
Donne à la tige sa sève...
Ô, jeunes filles ! Ô, étoiles de marguerites !
Je vous aime...

Le joueur de flûte

Moi je joue sur mon flûtiau,
Tra-la-la-la-la-la-la,
Et je joue sur mon flûtiau,
De quoi réjouir les cœurs.

Je vais le long d'un ruisseau,
Tra-la-la-la-la-la-la,
Tandis que paressent les calmes troupeaux,
Et que chatoient doucement les blés et les champs.

Dormez, brebis et moutons,
Tra-la-la-la-la-la-la,
Derrière les prairies de trèfle rouge
Des peupliers se dressent bravement.

C'est là qu'une petite maison se cache,
Tra-la-la-la-la-la-la,
Qu'une jeune fille rêvera
Que je lui donnai mon âme.

Au tendre appel du pipeau,
Tra-la-la-la-la-la-la,
Elle sortira, comme si elle allait vers un futur radieux,
Traversant le verger et les champs.

Et dans la forêt, sous un sombre chêne,
Tra-la-la-la-la-la-la-la,
Elle m'attendra dans une langueur rêveuse,
A l'heure où la terre fermera les yeux.

Je rencontrerai cette hôte aimée,
Tra-la-la-la-la-la-la-la,
Je l'embrasserai jusqu'au matin,
Comblant son cœur de caresses.

Après avoir échangé un petit anneau,
Tra-la-la-la-la-la-la-la,
Je la laisserai à ses troupeaux,
Dans le verger où se dressent de fiers peupliers.
Tra-la-la-la-la-la-la !

Сон

Fiodor Sologub (1863-1927)

В мире нет ничего
Вожделеннее сна,
Чары есть у него,
У него тишина,
У него на устах
Ни печаль и ни смех,
И в бездонных очах
Много тайных утех.

У него широки,
Широки два крыла,
И легки, так лёгки,
Как полночная мгла.
Не понять, как несёт,
И куда и на чём
Он крылом не взмахнёт
И не двинет плечом.

Ау !

Constantin Balmont (1867-1942)

Твой нежный смех был сказкою изменчивою,
Он звал как в сон зовёт свирельный звон.
И вот венком, стихом тебя увенчиваю.
Уйдём, бежим вдвоем на горный склон.

Но где же ты ?
Лишь звон вершин позванивает
Цветку цветок среди дня зажег свечу.
И чей-то смех все в глубь меня заманивает.

Пою, ищу,
Ау !
Ау !
кричу.

Le songe

Dans le monde, il n'y a rien
De plus désirable que le songe,
Il y a en lui un charme ensorcelant,
Il y a en lui le calme et le silence,
Il n'y a sur ses lèvres
Ni rire ni souffrance,
Et dans ses yeux insondables
Beaucoup de secrètes jouissances.

Il a deux larges,
Larges ailes,
Légères, aussi légères
Que l'obscurité de minuit.
Impossible de savoir comment,
Où et sur quoi il nous porte,
Il ne bat pas de l'aile
Et ne bouge pas l'épaule.

Hohé !

Ton doux rire était un conte de fée trompeur,
Il m'appelait comme appelle en rêve un son flûté.
Et voilà que je te pare d'une couronne et d'un poème.
Partons, courons ensemble sur le coteau de la montagne.

Mais où es-tu ?
Seul l'écho des cimes résonne,
La fleur pour une autre fleur a allumé une bougie en plein jour.
Et j'entends toujours le rire de quelqu'un qui m'attire de
plus en plus loin.

Je chante, je cherche,
Hohé !
Hohé !
Je crie.